

POSTFACE

Cette nouvelle de Wuhe, où se côtoient l'amour et la mort, le tragique et le burlesque, entraîne le lecteur dans un déferlement narratif et sensoriel assez stupéfiant.

Le héros, qui s'est remis récemment à voir sa mère décédée en rêve, interprète ces visites d'outre-tombe comme le signe que la sépulture ne convient pas. Alors qu'il est rongé par la maladie mentale, rendu depuis des années presque impotent par les calmants, il puise dans ses rêves récurrents (mais aussi dans la lecture du gourou Osho et dans l'inspiration donnée par sa femme et par son ex-petite amie) l'énergie d'agir. Il va d'abord trouver un parent, accessoirement ancien mafieux, qui consacre sa retraite au culte du Prince démon Nata, divinité très puissante propre à lui porter conseil. Ce Sixième Oncle, à l'issue d'une séance de transe, confirme que la mère décédée ne supporte plus la terre pesant sur son corps et qu'il faut lui porter secours – et il glisse pour l'organisation matérielle le nom d'un ancien collègue du milieu, devenu gérant d'une entreprise de pompes funèbres.

Ce fils pieux va donc entreprendre les démarches en vue d'un rituel de secondes funérailles, pratiqué traditionnellement pour le repos des défunts. Il se met en quête d'un lieu propice à une nouvelle sépulture, calcule le budget de l'opération, réunit les fonds après avoir recueilli l'assentiment de ses deux frères, consulte les différents services funéraires, embauche le maître qui va pratiquer le *shigu*, «recueil des ossements», consistant à exhumer la dépouille, puis trier et nettoyer les os avant leur crémation.

En somme, il se sauve lui-même en procédant au sauvetage de sa mère.

Le processus n'est pas forcément celui d'une guérison, mais à coup sûr d'une cure. Un travail de soin qui ne se limite pas à la succession des étapes décrites et qui est surtout une œuvre d'amour, n'ayant rien de purement symbolique ni même de platonique. Il y a là de l'identification (« Pourquoi veut-on m'empêcher de me lever? ») : ces mots prononcés par la mère dans un rêve pourraient être ceux du héros luttant contre l'apathie causée par les médicaments) – ou de l'inceste. Dès les premières retrouvailles en rêve, le fils a vu sa mère vêtue d'une robe d'intérieur et entourée de lumière vaporeuse, et a pressé sa tête contre son ventre. Lorsqu'il va s'enquérir des urnes qui contiendront ses cendres, la pulpeuse et gloussante créature qui présente les différents modèles lui montre comment opérer son choix, chair de joue contre peau de l'urne, sans user des mains, trop grossières pour juger de son grain.

Les sens ne cessent d'être sollicités au cours de ce cheminement, que ce soit dans les rêves ou dans la vie éveillée. Le toucher, la vision (les couleurs étourdissantes des urnes), le goût (de nourritures et d'alcools des plus aphrodisiaques, ou au moins revitalisants), l'ouïe (le rire ahurissant de l'employée des pompes funèbres, l'avertisseur de l'auto, mais encore la voix rêvée de la mère, « comme échappée du puits de la cour désaffecté depuis un siècle »), l'odorat (parmi d'autres: le parfum de l'urne couleur pêche, d'« une fraîcheur à vous pénétrer jusqu'au sacrum, sur fond de poudre Arden et de blush Shiseido »). Comme un festival de sensations, dans les moments mêmes où le héros retrouve l'envie ou la capacité de dormir et de faire l'amour avec sa femme – non sans être traversé de songeries érotiques inspirées par son ex-petite amie.

Un déploiement qui aboutit aux scènes confondantes de la fin – l’escapade du héros, entre le recueil des ossements de sa mère et leur crémation, à la maison de prostitution, et l’échange secret qui y prend place, imprégné d’érotisme incestueux, voire dévorateur¹.

Wuhe, de son nom de naissance Chen Guocheng, né en 1951 à Tainan, est l’auteur d’une œuvre relativement peu abondante mais qui, à chaque parution, a secoué les milieux littéraires taiwanais. La place d’auteur majeur qui lui est reconnue dans l’île tient d’une part aux thèmes hautement politiques qu’il aborde – questionnements sur la violence, sur la folie, sur l’érotisme, sur l’oppression – et d’autre part au travail qu’il fait sur la langue, avec une liberté et une érudition aussi grandes que sa folle imagination. L’écriture de Wuhe en fait un représentant de cette « littérature mineure » qui « n’est pas celle d’une langue mineure, plutôt celle qu’une minorité fait dans une langue majeure », étrangère à elle-même et la faisant tendre vers ses extrêmes ou ses limites².

Il ne fait cependant aucune concession au sensationnel dans son exploration littéraire. Sa démarche consiste à casser les modèles et outrepasser les conventions pour dénoncer un certain état du monde, avec toutes les menaces environnementales ou géopolitiques que l’on sait – et qui pèsent au premier chef sur les Taïwanais –, démarche portée par sa

1. Que l’on pense à plusieurs phrases du récit telles que « Je ressens combien les os de ma mère aspireraient à cette chair épanouie » ou celle-ci, « Maman a déjà mangé », qui en quelque sorte conclut le rituel. On retrouve ici la « fusion d’eros et thanatos », présente dans certaines pages parmi les plus saisissantes du roman *Les Survivants*, comme le relèvent Angel Pino et Isabelle Rabut dans leur préface à ce livre.

2. Selon les mots de G. Deleuze et F. Guattari, *Kafka pour une littérature mineure*, Éditions de Minuit, Paris, 1975, cités par le philosophe et critique Yang Kailin.

mission d'écrivain préoccupé par des enjeux universels³. Il est l'écrivain des minorités, des dominé(e)s, des prostitué(e)s, des homosexuel(le)s, des aborigènes, et, on le voit ici, des morts qui réclament meilleure sépulture dans les mémoires.

L'attention portée aux cérémonies de deuil et au respect dû aux esprits des morts est grande à Taïwan. Toute personne est susceptible de se questionner sur les effets de l'oubli, les risques qu'il fait courir dans sa vie ou le remords qui peut s'ensuivre⁴. De nombreux interdits et devoirs accompagnent le mois et surtout la fête des Fantômes, au septième mois lunaire (vers septembre), et les funérailles sont toujours l'occasion d'un important cérémonial, souvent dispendieux. Le deuil offre donc un marché extrêmement lucratif, dont les lieux de culte et les célébrants ne sortent pas perdants – ni encore moins le « milieu », qui, on le sait, ne néglige jamais un secteur d'activité fructueux.

Wuhe évoque les croyances tenaces concernant la santé des vivants ou le respect dû aux morts, sans nous dire, à part l'humour féroce qu'il sait y mettre, ce qu'il en pense vraiment. Il tire de la vie réelle les pieds de porc au vermicelle qui chassent les mauvaises influences et augmentent les chances de longévité, les chats et les chiens qui ne doivent surtout pas approcher du cercueil (sous peine de porter malheur à la famille), les chats morts qu'il faut pendre dans les arbres, ou autres pratiques thérapeutiques musclées. La pensée magique est une réalité quotidienne, dont l'influence mystérieuse sur la santé (mentale, en tout cas) semble bien pour lui une certitude.

3. Ainsi que l'analyse Esther Lin, dans son article « L'univers littéraire de Wuhe: de l'individu à la communauté, de la sexualité à la politique, de la raison à la folie », dans la revue *Sociétés politiques comparées*, n° 4, novembre 2014.

4. À ce sujet, on peut lire le passionnant petit livre *Une tablette aux ancêtres*, de Stéphane Corcuff, L'Asiathèque, Paris, 2015.

Lors de l'exhumation de la mère du héros, le maître du rituel explique que le lieu de sépulture est contaminé par l'humidité d'un fleuve voisin et qu'il n'est donc pas étonnant que la défunte n'ait pu y trouver le repos. Le narrateur et ses deux frères énumèrent toutes les malchances qui ont pesé sur leur existence, également une conséquence de ces influences pernicieuses. Ils ont pu constater cependant que le corps de leur mère s'est décomposé, ce qui est dans l'ordre des choses, et le contraire leur aurait apporté encore davantage de maux. C'est de pouvoir le vérifier et y remédier qui rend plus vital encore l'accomplissement de ces doubles funérailles.

Faut-il interpréter comme un effet du dialogue jamais interrompu avec les ancêtres, fantômes et disparus, la place toujours importante donnée dans la littérature taïwanaise à l'histoire de l'île, et surtout à ce passé pas si ancien – moins d'un siècle et jusqu'aux années 1980 – où se sont multipliés les épisodes sanglants et les déchirements au sein de la société et des familles? Wuhe, plus que tout autre, convoque dans chacun de ses textes l'histoire, dans des épisodes qui l'ont personnellement touché ou même traumatisé. Ici aussi, sans doute, le «recueil des ossements» peut être compris, ainsi que le fait le critique David Der-wei Wang⁵, comme un rituel dédié à une histoire commune pleine de larmes. Un rite auquel Wuhe convie le lecteur, dans une langue sidérante, exempte de tabous, propre à dire et soigner les plus grandes douleurs. Il parle lui-même de ses nouvelles comme de petites «stèles» dressées chacune à un événement ou une période de sa vie: celle du *Recueil des ossements* l'est à la mémoire de sa mère, décédée dix-neuf ans avant l'écriture du texte.

5. Dans la préface au recueil *Beishang, La Tristesse*, dont fait partie le présent récit (*Maitian*, RyeField publications, Taipei, 2001).

On peut voir dans l'auteur/le narrateur de ce récit un avatar de *L'Étranger*, que sa solitude et son étrangeté retranchent de sa terre, comme rejeté hors des lieux où il est né et qui lui sont pourtant si familiers. Étrangère aussi, cette mère exilée en terre hostile et à qui le rituel permet en quelque sorte de rentrer chez elle⁶. Les promenades urbaines du narrateur forment comme une petite géographie de Fucheng (autrefois préfecture – dont le nom est désormais supplanté par celui de Tainan – et lieu de naissance de l'auteur), en des méandres complexes. Certains itinéraires mènent parfois vers des temps plus anciens, en particulier le passé colonial de la ville, comme la tour Chihkan, ou la digue des Cheveux Rouges, lieux qui rappellent la mainmise des Néerlandais sur la région.

Au long de ses investigations, ce héros circule dans des lieux, temples, quartiers, rues, dont la description parfois précise, tirée de la vraie vie, alterne avec les scènes de rêves, aux confins du délire, où il est souvent plongé. D'autres détails intimes, livrés à l'improviste, sont de probables surgissements de la réalité, laquelle est toujours susceptible de se distordre et prendre des teintes absurdes – surtout si elle est contemplée dans un état dissocié. Les détournements triviaux, voire obscènes ou scatologiques, évoquent des symptômes bien connus – ces libérations explosives du langage qui pourraient donner lieu à une révision du proverbe: la vérité sort de la bouche des déments.

6. Il faut relever, parallèlement, que l'inscription sur sa pierre tombale en fait une Taïwanaise de souche, alors que les autres tombes portent des noms situant le lignage sur le continent chinois. Le rituel lui-même n'appartient d'ailleurs pas à la tradition confucéenne, mais à celle de populations de provinces méridionales de la Chine, le déménagement des tombes appartenant à une culture de populations déplacées, comme le note Li Na, chercheuse chinoise qui a consacré sa thèse à l'œuvre de Wuhe (Wuhe Taiwan, Maitian éd., Taipei, 2015). L'exil est une figure mise en abyme, à Taïwan, où la culture de la terre des ancêtres s'est longtemps vécue comme réfugiée, attendant le moment du retour sur les lieux d'origine.

Le lien avec le roman de Camus est fait par David Der-wei Wang et aussi par Li Na, laquelle voit un autre rapprochement possible dans la relation entre chaleur solaire et débridement du désir.

Cette longue nouvelle (*zhongpian*: «format moyen», en chinois) est parue en 1993, alors que l'auteur sortait d'une retraite de plus de dix ans à Tanshui, ville portuaire du nord de l'île. Durant cette période, il a cessé de publier et passé son temps à lire, pratiquer la méditation et écrire les milliers de pages dont il tirera ses publications futures. Dans la préface du volume où apparaît *Le Recueil des ossements*, Wuhe indique que c'est le premier texte où se soit manifestée, après sa longue retraite, la double liberté qu'elle lui a permis de trouver, celle de jeune auteur débarrassé des tabous et des pesanteurs qui l'encombraient, et celle de l'écriture.